

LES REPRÉSENTATIONS DE LA CROIX DANS L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

POUR éviter les confusions, très fréquentes lorsqu'on traite des représentations de la croix dans l'antiquité chrétienne, il faut d'abord distinguer absolument les représentations de la *Croix* et celles du *Crucifié* ou du crucifiement. Il faut ensuite, avec la même rigueur, distinguer la croix comme *signe* et la croix comme *objet de culte*. Faute de ces précisions, on discute dans le vide.

La simple figuration de la croix n'a, pour ainsi dire, rien à voir avec la représentation de la *scène évangélique* du crucifiement de Jésus. C'est un fait certain que nous n'avons aucun exemple archéologique de cette dernière scène avant l'époque de la porte de Sainte-Sabine à Rome, dont les bas-reliefs datent probablement du temps même de la basilique, c'est-à-dire des années 422-432. En effet, les petits objets paléo-chrétiens — pierres gravées pour anneaux, etc. — où l'on trouve une représentation sommaire du Crucifié sont de date très douteuse et ne semblent pas devoir remonter plus haut que le bas-relief romain lui-même. Cette lacune des quatre premiers siècles devra être expliquée. Mais étudions d'abord la croix en elle-même.

I. — FIGURATIONS PRÉCHRÉTIENNES DE LA CROIX

Il est tout à fait prouvé que la croix graphique, rencontre de deux lignes droites déterminant le point, principe géométrique de l'étendue, fut considérée par l'humanité primitive comme un symbole essentiel. La croix était donc lourde de

symbolisme cosmique, métaphysique et magique bien avant l'époque où le christianisme apparut. Dès l'âge néolithique on la trouve un peu partout, et, par exemple, sous la forme de svastika, sur des vases remontant au quatrième millénaire avant notre ère. La svastika représente le mouvement circulaire du monde astronomique, tandis que les autres schèmes de la croix sont statiques, mais *svasti*, en sanscrit, a le sens de salut, de béatitude, comme le hiéroglyphe en croix ansée, l'*ankh* des Égyptiens signifie vie éternelle, comme le *tav* des Sémites et le *tau* des Grecs signifient salut. La preuve que ces formes locales diverses sont équivalentes, au point de vue du principe mathématique et du symbole mystique, c'est justement que les chrétiens les adopteront indifféremment : nous trouverons la croix gammée et le tau dans les catacombes romaines, la croix ansée, une vingtaine de fois, sur des inscriptions chrétiennes d'Égypte. Ceci est un premier point sur lequel nous ne pouvons insister malgré son intérêt. Du moins pouvons-nous remarquer que ces formes aberrantes, ou, si l'on veut, alphabétiques, hiéroglyphiques et comme voilées de la croix furent même préférées d'abord par les chrétiens à la croix simple, celle que nous appelons, à tort d'ailleurs, « grecque » ou « latine » selon que ses bras sont égaux ou que la branche verticale est plus allongée vers le bas. Il semblerait aussi — bien que ce soit encore à prouver — que les sectes gnostiques représentèrent la croix simple avant les orthodoxes.

II. — LA CROIX, SIGNE DE LA FOI CHRÉTIENNE

En tout cas il est certain que la gnose juive et chrétienne, orthodoxe ou hétérodoxe, ne pouvait ignorer, à l'origine du christianisme, la profonde signification mystique de la croix, dont le sens astronomique ou cosmique n'était lui-même qu'une figure. S'il en était autrement, on ne saurait expliquer le grand développement que prit l'étude de ce symbolisme dans l'ésotérisme islamique, même si l'on supposait une influence hindoue postérieure. Et saint Paul, le grand Docteur de la Croix, parmi tous les passages de ses épîtres où il en établit pour toujours la théologie originale, pouvait s'écrier, parlant aux Éphésiens du mystère du

Christ : « ... Vous recevrez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur... » Sans nommer ici la croix cosmique, et par le seul énoncé des quatre directions de l'espace, il bouleversait à jamais la gnose traditionnelle, puisque c'est à l'Amour et non à la Connaissance qu'il appliquait la portée symbolique des dimensions de l'Homme universel : « Vous connaîtrez l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la plénitude de Dieu¹. »

Voici donc les chrétiens en possession d'une doctrine nouvelle et complète du sens de la croix où le mystère de mort et de vie s'accomplit : vont-ils, pour la répandre, exprimer le *signe* de leur foi en inscrivant des croix partout où ils le pourront ? Cela n'apparaît pas. Nous avons si peu de monuments épigraphiques des deux premiers siècles que la non-conservation de ce signe pourrait paraître un effet du hasard, et, de ce point de vue, il faut être prudent, car ce qui nous apparaît encore ne représente qu'une bien petite partie de ce qui fut. Cependant, c'est un fait que les représentations courantes les plus anciennes de la croix ne furent pas des croix, mais plutôt des figures de la croix. Prudence en face des persécuteurs, ou crainte d'un développement dangereux de la gnose ? En tous cas, l'*Épître de Barnabé*, écrite entre 117 et 130, nous donne, au ch. ix, une explication allégorique de la croix en forme de Tau « qui signifie la Grâce », et, au ch. xii, nous explique par la croix la figure de Moïse, priant les bras étendus ; puis, par la croix encore, le serpent d'airain érigé par le même Moïse. Plus tard, saint Justin, écrivant vers 150 et voulant expliquer aux païens (dans sa I^{re} Apologie, ch. 55) le sens de la croix, reconnaît ce signe dans la voile que le mât étend au-dessus du navire, dans la charrue, dans la hachette, qui en reproduisent la forme. Bien mieux, il en signale l'image la plus parfaite dans la figure humaine à station droite, aux bras étendus, dans le visage humain où l'organe de la respiration vitale trace une croix. Enfin il voit encore la croix dans les étendards et les trophées de guerre. Clément d'Alexandrie, à la fin du même siècle (Pedag. I, III, ch. 11),

1. Eph. 3, 18-19 (trad. de la Bible de Jérusalem).

interdit au chrétien de porter aux doigts des anneaux comme les femmes : il n'en permet qu'un seul, pour servir de sceau, et il énumère les figures de sceaux qu'il autorise : la colombe, le poisson, le navire poussé par le vent, la lyre, enfin l'ancre... Sans doute choisit-il ainsi pour le chrétien quelques modèles non idolâtriques parmi ceux que présentait l'industrie de son époque. Tout cela cependant n'est-il que fantaisies d'écrivains ?

III. — LES FIGURATIONS DE LA CROIX DANS LES CATACOMBES ROMAINES

Voici que l'art funéraire chrétien apparaît. Que trouvons-nous aux catacombes romaines ? Le Tau du Ps.-Barnabé sur des inscriptions, l'Orant et l'Orante exprimant la paix du Salut obtenu, le navire avec son mât et sa voile, l'ancre de l'heureuse arrivée au port, un peu transformée pour accuser sa ressemblance avec une croix latine. Poissons et colombes sont innombrables sur les tombeaux. En Gaule, à Lyon surtout, c'est la hachette, l'*ascia*, qui domine, peut-être à partir de saint Irénée². Les monuments chrétiens d'Occident coïncident avec les données littéraires.

Entrons dans le détail et d'abord reconnaissons que la croix simple n'est pourtant pas totalement absente des inscriptions cémétériales romaines. Wilpert en comptait une vingtaine d'exemples, et le nombre s'en est accru avec la découverte de galeries inconnues en 1902 quand il donna les monuments reproduits par Leclercq, lesquels sont sûrement bons³. Certes on peut dire qu'il n'y en a pas d'antérieurs au 3^e siècle. Mais aussi, nous n'avons pas en Occident d'inscription funéraire chrétienne *datée* du 2^e siècle,

1. Sur 1000 monuments connus avec *ascia*, 700 viennent de Gaule, 400 de la province de Lyon, 2 seulement d'Afrique.

3. DACL 3, 3053 à 3058. G. BELVEDERI, *Il mistero della Redenzione nelle catacombe*, Rome, 1933, en a donné quelques excellentes photographies (texte médiocre). M. SULZBERGER, *Le symbole de la croix*, dans *Byzantion*, 2, 1925, p. 371, se livre à une hypercritique étrange au sujet de ces inscriptions et conclut : « Les chrétiens n'ont pas représenté la croix simple avant la paix de l'Église », ce qui est certainement contraire aux faits.

ni même dont on puisse affirmer scientifiquement qu'elle y remonte⁴. Le ΠΟΥΦΙΝΑ ΕΙΡΗΝΗ, avec sa croix équilatérale, des cryptes de Lucine, est de la première moitié du 3^e, et ΒΙΚΤΡΩΙΑ, avec sa palme et sa croix latine, de Domitille, également. Elles pourraient peut-être même remonter un peu avant 200 (?). Au cimetière de Pamphile, le professeur Josi⁵ a signalé d'autres croix curieuses, toutes pré-constantiniennes, et, comme il s'agit de galeries intactes, plusieurs sont gravées sur la chaux qui ferme les loculi. Armellini en avait trouvé 24 de ce genre à Sainte-Agnès, peut-être plus tardives, mais parfaitement authentiques, car qui aurait eu l'idée d'écrire de tels graffites sur de pauvres tombeaux, une fois la chaux séchée ?

Cependant le T apparaît plus souvent que la croix simple. N'oublions pas que le Tav hébraïque s'écrivait alors + ou ×, tandis que les Grecs y assimilaient leur T⁶. Parmi les exemples donnés par Wilpert, un certain nombre de lettres T sont gravées au milieu des noms propres ou au-dessus, comme la croix équilatérale de Gaudentia l'était au cimetière de Domitille. A Pamphile, le professeur Josi en a publié d'autres exemples. Sous la mémoire apostolique de Saint-Sébastien, à l'intérieur de l'hypogée dit des Innocents, il y a un Tau qui interrompt le graffite de l'ichthus, ainsi : ITXΘYC; celui-ci est nécessairement antérieur à la construction de la *memoria*, donc au seul graffite daté qu'on y puisse lire (de 260), et cette interruption des mots par le T, loin d'indiquer que ce dernier est rajouté⁷, est, dans sa bizarrerie même, un signe d'authenticité indéniable. Dans le mausolée des Innocents, la croix est intégrée ainsi à l'Ichthus, au Poisson qui signifie le Christ; ailleurs elle est intégrée à ses fidèles, endormis en Lui.

Mais de nombreuses épitaphes présentent le poisson, ou des poissons, figurés en rapports étroits avec *l'ancre*. C'était

4. La célèbre inscription fragmentaire des deux martyrs de Marseille nous paraît du 2^e siècle, mais certains érudits la repoussent au 3^e. Elle porte une ancre et non une croix simple.

5. *Rivista di archeologia cristiana*, 1924 et 1926.

6. Ce qui explique suffisamment l'application à la Croix du signe d'Ézéchiél, 9, 4-6. Sur toute cette question, J. DANÉLOU, *Théologie du judéo-christianisme* et *Les Symboles chrétiens primitifs*; passim.

7. Comme l'avait avancé légèrement, à propos des autres exemples, M. SULZBERGER (article cité).

déjà le cas, dans la caverne sous Saint-Sébastien, pour l'épithaphe d'Ancotia, et il y en a d'étonnants exemples à Priscille, à Domitille, et ailleurs. Nous l'avons dit : l'ancre a souvent, dans l'épigraphie cémétériale, une traverse supplémentaire, inexistante dans l'instrument réel, qui la rapproche de la forme d'une croix latine ou d'un Tau. Ainsi ce signe d'espérance prend-il toute sa valeur chrétienne. J.-P. Kirsch, dans son article « Ancre »⁸ comptait 70 ancres sur des épithaphe à Priscille seulement, cela dans des régions très antiques du cimetière, mais qu'on date plutôt maintenant de la première moitié du 3^e siècle. A Calliste, il en comptait 35. On peut dire qu'il y en a dans tous les cimetières romains préconstantiniens — et même dans tout l'Occident paléo-chrétien — au point que leur fréquence même a fait dire que l'ancre y remplaçait totalement la croix. Parfois aussi l'image du trident supplée celle de l'ancre.

Avant de quitter les catacombes romaines, notons que les textes du Ps.-Barnabé et de saint Justin nous invitent à faire entrer le symbolisme de la croix dans l'interprétation des très nombreuses et mystérieuses figures d'orantes aux bras étendus que nous y trouvons et qui représentent l'âme chrétienne sauvée, béatifiée par la vision de Dieu.

IV. — FIGURATIONS DE LA CROIX EN ORIENT

Que nous apporte, pour la même époque, l'épigraphie orientale ? Un certain nombre de croix simples ou inscrites dans un cercle, en Syrie, en Phrygie. On a identifié, par exemple, en Asie Mineure, deux séries d'inscriptions, les unes de 248-249, les autres de 278-279, présentant des signes cruciformes⁹. A-t-on des fondements suffisants pour les considérer comme montanistes ? Je l'ignore. Plus anciennement nous avons à Madula et à Doura-Europos des inscriptions avec croix, datées de 163 et de 197. A Doura,

8. DA CL, I, 1999-2031.

9. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques d'Asie mineure*, 1922 et ss.

il y en a trois autres de la première moitié du 3^e siècle, avec le « carré magique »,

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

où le mot TENET forme une croix accostée, à ses extrémités, des lettres apocalyptiques A et O. Ce carré était certainement une image ésotérique de la croix, ainsi que l'a démontré M. Carcopino¹⁰, suivi en cela par le P. Daniélou. Nous ne faisons que le signaler, puisque ce n'est pas proprement une représentation figurée, mais l'importance et la diffusion dans tout le monde chrétien en sont indéniables.

V. — REPRÉSENTATIONS GNOSTIQUES DE LA CROIX

Revenons maintenant à Rome. Nous y trouvons, près de la voie Labicane¹¹, à l'intérieur du mur d'Aurélien, un hypogée découvert en 1920 et construit vers 235. Lorsqu'on y pénètre, avant même de s'engager dans l'escalier intérieur, on y voit, sur le mur blanc du fond, une assez grande croix latine peinte en vert, qu'indique du bras droit une femme drapée de gris. Or cet hypogée, couvert de peintures d'une qualité excellente, mais aux sujets très compliqués, apparaît nettement comme un monument gnostique, et de la secte naassénienne, d'après M. Carcopino. Ce dernier, avec de bons arguments, soutient que la femme qui montre la croix n'est autre que la Sophia qui, dans la doctrine de Valentin, pouvait, quoique déchue sur la terre, voir luire au Ciel la Croix dressée comme gage de salut à la limite du monde et du Plérôme. Ainsi nous trouvons dans un hypogée funéraire, mais non sur un tombeau, la croix peinte par les gnostiques. Elle n'est pas représentée à proprement parler comme objet de culte, ni comme sim-

10. J. CARCOPINO, *Etudes d'histoire chrétienne*, Paris, 1953.

11. Actuellement sur le Viale Manzoni. Cf. J. CARCOPINO, *De Pythagore aux apôtres*, Paris, 1956, pp. 93, 103, 117 et pl. v.

ple signe, mais comme l'illustration d'une doctrine propre à la secte. Le fait serait de nature à appuyer l'hypothèse que les gnostiques hérétiques aient représenté la croix avant les orthodoxes, car on n'a rien trouvé d'analogue pour cette époque dans les peintures cémétérielles classiques¹².

VI. — ORIGINES DU CULTE DE LA CROIX

En soi, d'ailleurs, une image funéraire, qu'elle fasse partie d'une épitaphe ou qu'elle décore un hypogée, n'est pas un objet de culte, mais seulement l'expression d'une idée religieuse ou catéchétique, l'évocation sensible d'un mystère de foi. Y avait-il cependant déjà un culte de la croix au 3^e siècle ? M. E. Peterson en semble persuadé. Ses arguments ne sont pas d'ordre archéologique, mais d'ordre littéraire. Bien sûr, il s'appuie sur le fait que l'orient, en tant que direction de la prière, fut souvent indiqué, en domaine syrien et byzantin, par le moyen d'une croix, mais on ne peut citer de ce fait un exemple précis antérieur au 4^e siècle. En ce qui concerne le monde latin, pourrait-on supposer que la polémique de Minucius Felix — de peu postérieure à Tertullien — insistant sur l'idée que les chrétiens n'adorent pas la croix comme le pensent les païens, suppose l'existence d'un certain culte de la croix ? Rappelons-nous qu'au Palatin, sur un mur du collège des pages de l'Empereur au 2^e siècle, un païen avait fait la caricature de son camarade Alaxamène adorant un crucifié à tête d'âne, avec les mots : « Alaxamène adore Dieu ». Mais ce fait, comme la défense de Minucius, ne postule pas nécessairement l'adoration par les Chrétiens d'une croix figurée ; ils étaient accusés par les païens d'un culte idolâtrique ou ridicule du seul fait qu'ils professaient la divinité du Crucifié.

Plus caractéristiques sans doute sont les polémiques entre chrétiens orientaux, que rapporte M. Peterson¹³. Des actes apocryphes racontent que saint Jean, « pendant son voyage

12. Les gnostiques de cet hypogée précèdent aussi les orthodoxes dans la représentation des apôtres, dont nous trouvons chez eux d'admirables portraits.

13. E. PETERSON, *La croce e la preghiera verso Oriente*, dans *Ephemerides liturgicae* 59, 1945, pp. 52-68, et *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, Freiburg, 1959, pp. 1-35. Pour le crucifié à tête d'âne, voir DACL, article *Croix*.

à Éphèse, prit une croix de bois, la plaça vers l'est et s'agenouilla pour prier »; mais il s'agit d'un texte des 4^e-5^e siècles, justifiant l'existence de la croix dans les absides et sur les autels en Syrie à cette époque. Cependant, le *Martyrium Petri*, texte beaucoup plus ancien, du 2^e siècle peut-être, combat déjà contre la croix de bois, distinguant le visible de l'invisible. Pour les Messaliens, c'est la croix lumineuse qui est le symbole du Christ : ces gnostiques utilisant les Actes apocryphes nous font penser à la croix peinte en vert lumineux que désigne la Sophia dans l'hypogée du Viale Manzoni, mais il n'apparaissent qu'en la seconde moitié du 4^e siècle. Que la croix et l'orientation vers l'est aient entre elles un rapport étroit, c'est pourtant ce qu'a montré M. Peterson : il s'agit de l'attente du second Avènement où doit apparaître, du côté du Levant, « le signe du Fils de l'homme » (Matthieu, 24, 30; Apoc. 1, 7). Ce signe qui précède le Christ, c'est la croix; mais l'a-t-on pour cela représentée dès l'origine? L'idée de la croix eschatologique, symbole du Jugement dernier¹⁴ et signe de victoire, est certes bien antérieur à Constantin, mais sa traduction dans les monuments figurés ne nous apparaît qu'après le triomphe politique du christianisme¹⁵.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs — et ce point est très important — que le chrisme constantinien procède du même symbolisme préchrétien dont nous avons parlé plus haut. Déjà saint Justin ne parlait-il pas des étendards et trophées romains comme de figures de la sainte croix? Sur ce sujet, il existe une énorme littérature qu'il nous serait bien impossible de résumer. On a fait un gros effort pour distinguer ce qui, dans le fameux chrisme, était antérieur à Constantin : les monogrammes χ , ρ et ρ , comme abréviations, existent, par exemple le premier sur les monnaies de Chios, les autres sur des monnaies athéniennes, syriaques, arméniennes dès avant le 4^e siècle. Mais sous Constantin et par son œuvre, le ρ , de « compen-

14. Le tav, dernière lettre de l'alphabet hébreu, joue, dans le judéo-christianisme, le même rôle que l'oméga en domaine grec, remarque le P. Daniélou.

15. Il en est de même pour le rapport classique du baptême et de la Croix, admirablement exprimé dans les grands baptistères postérieurs à la paix. Mais au baptistère de Doura, il n'y a pas de croix.

dium scripturæ », devient « *signum Christi* ». Qu'on nous permette de ne pas faire ici, à notre tour, la psychologie du grand vainqueur, de rechercher si ce signe est vraiment celui de la vision rapportée par Lactance — les récits d'Eusèbe étant vraiment suspects — et si Constantin lui attribuait, à l'origine, un sens plus solaire que chrétien. C'est sur les monnaies qu'on peut suivre le progrès de la christianisation de l'Empire, et ces faits numismatiques sont d'une extrême variété et complexité.

VII. — REPRÉSENTATIONS DE LA CROIX DANS LES ÉGLISES

Considérons plutôt l'effet immédiat de ce mouvement vers le signe de la croix sur l'art chrétien. L'architecture d'abord : il est certain maintenant que les deux premières basiliques constantiniennes à Rome, bien qu'elles soient très différentes l'une de l'autre de par leur but fonctionnel, réalisèrent toutes deux un plan en forme de Tau; est-ce un hasard? La décoration ensuite, tant dans ces basiliques neuves du 4^e siècle qu'aux cimetières qui évoluent déjà vers leur rôle de *martyria* et qui imitent désormais les églises. Partout la croix devient monumentale. Déjà elle apparaît au sommet des basiliques. Aux absides, pour orienter les fidèles dans leur prière¹⁶, elle est dorée, toute couverte de gemmes, placée sur le Mont aux quatre fleuves ou sur le trône impérial. Au Latran, à Sainte-Pudentienne de Rome, puis, à Ravenne, au merveilleux sanctuaire dédié à la Croix et dit à tort « mausolée de Galla Placidia », elle apparaît de plus en plus splendide, isolée ou aux mains du Christ. Les baptistères de Ravenne, de Naples, d'Albenga en font un thème en quelque sorte central, expressif du sacrement et conforme aux catéchèses de l'époque. Le caractère sacré de la croix s'y exprime souvent par sa position sur le trône impérial (hétimasie). A l'arc de Sainte-Marie-Majeure, où elle apparaît ainsi, une petite croix sur la tête de l'Enfant-Dieu le désigne aussi sans conteste à l'adoration. L'histoire de l'art monumental, et surtout de

16. Mais, à Rome, l'abside est alors à l'Occident, non à l'Orient (Latran, Saint-Pierre).

la mosaïque, du 4^e au 7^e siècle, présente vraiment de la croix triomphante une série d'images incomparables — et pourtant ce ne sont encore que de rares exemplaires de cette histoire, échappés par miracle aux destructions millénaires. Citons encore, à Ravenne, Saint-Apollinaire-in-Classe : la croix, au centre d'une sphère étoilée, y domine un paysage vert où prie le saint, les bras étendus. En Orient, le développement est encore plus splendide, et surtout il se prolonge pendant tous les siècles somptueux de l'Empire byzantin. Il est vrai qu'alors « la croix est moins l'image du Salut mystique que de la victoire de l'Empire »¹⁷.

VIII. — LA CROIX DANS LES CIMETIÈRES AU IV^e SIÈCLE

Mais plus curieux encore pour nous est le développement des représentations de la croix dans les cimetières, où le chrisme graphique se répète désormais indéfiniment sur les tombes. Dans une petite catacombe découverte de nos jours sur la voie Appienne, on trouve une croix du milieu du 4^e siècle, à côtés égaux, peinte en rouge dans une sorte d'édicule, sous l'ouverture d'un lucernaire : il s'agit bien, cette fois, de lui rendre un culte de vénération. Plus tard, au cimetière de Pontien, c'est une croix d'abside, une croix gemmée, qui est figurée avec l'alpha et l'oméga suspendus aux deux bras sur lesquels brûlent des cierges : peinture du 6^e siècle pour un baptistère rural alors créé dans cette catacombe.

Cependant la croix triomphante comme signe du Christ trouve son expression la plus variée, la plus vive, aux 4^e et 5^e siècles, sur les sarcophages. Mgr de Bruyne date de 340 environ le couvercle sculpté trouvé dans les fouilles vaticanes où la scène plus antique de l'adoration par les mages d'un Enfant que tient la Vierge assise sur une sorte de fauteuil se complète par l'apparition d'une grande et simple croix latine derrière la Vierge. L'intérêt de ce bas-relief,

17. A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1957. Au 4^e siècle, la transition de la croix signe à la croix objet de culte s'exprima par la croix placée sur le trône sacré : du fait même, elle appelait un culte analogue à celui qui était rendu à l'empereur.

minutieusement étudié par Mgr de Bruyne, c'est d'avoir été sculpté précisément à la date où « l'idée de la Passion du Seigneur... pénètre dans la plastique chrétienne... Un autre de ces ensembles [offrant des scènes de la Passion], le plus récent, contient en outre le premier hommage de fidèles devant un trophée où l'œil chrétien dut reconnaître le signe de la croix (sarcophage de Poitiers)... La combinaison définitive sera celle du signe du Christ triomphal au milieu des scènes de la Passion... Ce qu'on veut inculquer n'est pas tellement que le Christ a souffert, lui aussi; c'est plutôt que souffrances et mort du Christ furent un triomphe et un gage de triomphe sur la mort¹⁸ ». Un peu plus tard en effet, dans bien des spécimens, la croix elle-même, entourée des gardes du sépulcre, debout ou endormis, est surmontée du chrisme inscrit dans la couronne, ou flanqué d'alpha et d'oméga, qui disent la victoire : en somme, sur les sarcophages, la croix fait allusion à la mort de Jésus, mais exprime de préférence sa résurrection. C'est ce que les iconographes appellent le thème de l'*Anastasis*.

IX. — CULTE DE LA CROIX ET SCÈNES DE LA PASSION

En même temps on trouvera, sur certains exemplaires, des scènes de l'adoration de la croix, comme nous en trouvons une sur ce coffret d'ivoire de Samagher qui a permis aux fouilleurs de la confession de Saint-Pierre d'imaginer ce que pouvait être la disposition de celle-ci, vers les nefs, dans la basilique neuve de Constantin. Nous arrivons en effet au moment où s'épanouit le culte proprement dit de la croix, à la suite de l'Invention du bois sacré, dont les reliques se répandent dans tout le monde connu. La dispersion des fragments était fait accompli dès 347. C'est le culte du bois de la croix qui détermina bientôt l'existence des riches orfèvreries qui apparaissent nombreuses aux 5^e-6^e siècles : croix-reliquaires très ornées, croix de bénédiction et croix pectorales qui en furent peut-être alors des variantes.

18. L. DE BRUYNE, *Sarcofago cristiano nelle grotte vaticane*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 1944-1945, p. 276.

Une chose est frappante aux 4^e-5^e siècles : les sarcophages présentant des scènes de la Passion (Pilate, le Cyrénéen portant la croix, etc.) omettent toujours le Crucifiement. Sans doute faut-il attendre que l'atroce supplice soit aboli officiellement, et même, qu'on en ait quelque peu perdu le souvenir direct¹⁹. Comme nous l'avons noté en commençant, cette scène n'arrive qu'au 5^e siècle, et encore n'en peut-on citer alors que deux exemples qui font figure d'exceptions : la porte de Sainte-Sabine et un ivoire du British Museum. Ces deux monuments ne sont pas strictement datés : ce sont des observations stylistiques, et, dans le cas de Sainte-Sabine, la cohérence des parties décoratives de la porte avec la décoration de l'ensemble de la basilique, qui permettent de les dater. Pris en eux-mêmes, ils pourraient aussi bien être de la première moitié du 6^e siècle. Pourtant ceux qui leur donnent cette date postérieure uniquement parce qu'ils sont exceptionnels font une erreur de méthode scientifique, bien inutile puisque nous n'avons pas non plus de Crucifixion ainsi datée du 6^e. L'ivoire est très complet : on y voit le centurion, Jean et Marie, et même Judas pendu à leur droite, (à gauche du spectateur). Cette complexité nous porterait à le post-dater ; c'est d'ailleurs un objet d'usage privé. Le relief de la porte pose de plus intéressants problèmes. Le P. Darsy, en étudiant l'ensemble des reliefs, conclut qu'ils reproduisent ou imitent, selon leurs dimensions, des images de *rotuli* ou de *codices*. Mais il ne saurait s'agir de Bibles. Il faut penser plutôt à des recueils de catéchèses : toute la porte semble présenter une portée sacramentelle. En ce cas, la scène du Crucifiement se rapporterait au baptême, et peut-être faudrait-il y voir la profession de foi, la confession salvifique du Bon Larron, d'après saint Luc. Le Christ domine en effet de sa taille élevée les deux larrons figurés comme des enfants, tous trois sont presque nus, les clous sont nettement visibles

19. Dans l'hypogée pagano-chrétien, de la seconde moitié du 4^e siècle, découvert il y a peu d'années sur l'antique voie Latine, on trouve une peinture représentant les soldats jouant aux dés la tunique du Seigneur : c'est un crucifiement sans Christ. Le supplice est suggéré, non représenté. La cruche où l'on mettait les dés est suspendue à un bâti de bois qui pourrait peut-être orienter la pensée vers la croix. On a retrouvé cette scène sur un manuscrit médiéval postérieur de huit siècles, sans aucun témoin intermédiaire.

dans les mains²⁰. La scène est d'une simplicité, d'une discrétion extraordinaires et d'une composition très archaïque : elle ne fut pas imitée, semble-t-il.

Par contre, dans les cycles de la Passion que nous a laissés le siècle suivant, la scène du Crucifiement reste absente. Un cas caractéristique est celui des mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne, qu'on doit dater de vers 525. Nous y trouvons la scène de l'arrestation, le jugement de Caïphe, le reniement de saint Pierre, Pilate se lavant les mains et le Cyrénéen portant la croix, comme sur les sarcophages, et, de même encore, nous y passons aussitôt à l'*Anastasis*, figurée par l'ange et les femmes au tombeau. Pudeur dont l'art antique nous a laissé bien d'autres exemples.

X. — REPRÉSENTATIONS DU CRUCIFIÉ

Cette extrême discrétion ne pouvait cependant toujours durer. Dès la fin du 6^e, il existait des crucifiements hiératiques, que nous conservons sur de menus objets, par exemple sur les ampoules de Monza, et qui sont peut-être déjà copiés sur des monuments orientaux; et l'art byzantin, pour le 7^e siècle, nous fournit plusieurs exemples de la scène du Crucifiement, avec le Christ revêtu du *colobium*, les yeux grands ouverts, plein de majesté et de sérénité, souvent le côté ouvert par la lance, type qui sera reproduit, non sans grandeur, pendant plusieurs siècles, et que nous trouvons à Rome, au cimetière de Saint-Valentin, sous le pape Honorius (625-638) puis au 8^e, à Sainte-Marie-Antique. On crut en trouver le prototype dans l'évangélaire syriaque dit de Rabbula, daté de 586. Mais l'on a observé récemment que rien ne prouve la contemporanéité des miniatures avec le texte des évangiles copié en 586²¹. Peu importe : ce type d'image cultuelle provient certainement de la très haute idée que les Orientaux se faisaient de la divinité du Seigneur. C'est le Christ qui donne sa vie au moment où Il veut : même sur la croix Il est Dieu avant tout. M. Gron-

20. Cf. Saint AMBROISE, *De Sacramentis*, II, 23.

21. B. BOTTE, *Notes sur l'évangélaire de Rabbula*, dans *Revue des sciences religieuses*, Strasbourg, 1962, n^{os} 3-4, pp. 13-19.

dijs²² a justement insisté sur cette idée. Il ne trouve un Christ mort, les yeux clos, la tête penchée sur la poitrine, qu'au 9^e siècle²³. Mais est-on sûr de tenir un critère absolu en parlant des yeux ouverts ou fermés, de la tête droite ou retombée ? Ces mêmes artistes du premier millénaire n'hésitaient pas à nous présenter, à côté de ce Christ vivant, serein, expressif, le soldat ouvrant son côté d'où coulaient le sang et l'eau. Ils lisaient saint Jean comme nous ; ils y discernaient le fait, mais aussi le mystère. N'ignorant pas que le soldat ne s'approcha du côté de Jésus qu'après avoir constaté sa mort, ils nous donnaient cependant des images où nous constatons sa vie ; ils nous amènent à dire, comme le bourreau lui-même, « celui-ci était vraiment Fils de Dieu ». Faut-il donc, du changement survenu au 11^e siècle, apporter une raison précise d'histoire de la théologie byzantine ? Ou plutôt, admettant en général que le chrétien antique refusait de porter son attention sur la défaite apparente du Seigneur, reconnaître que, si le parallèle des monuments et des textes est une précieuse méthode, les théories n'expliquent cependant pas tout dans l'art ? Devant ces belles synthèses de mort et de vie, de cœur ouvert et de Dieu présent, souvenons-nous qu'à côté des doctrines subtiles et des interdictions il faut faire place à la réaction instinctive et inconsciente du croyant.

*
* *

Nous pourrions conclure que la discrétion dans la représentation du Crucifiement trouve son exemple premier dans les récits évangéliques qui nous transmettent cette scène historique. Ces récits évitent le pathétique et ne cherchent nullement à provoquer l'horreur. Ainsi, sans condamner le développement de l'art chrétien après la période antique, on pourrait souhaiter que l'auteur d'une image cultuelle s'in-

22. L. H. GRONDIJS, *L'iconographie byzantine du Crucifié*, 1947, et *Autour de l'iconographie byzantine du Crucifié*, 1960.

23. De même en Occident. Émile Mâle ne connaissait pas de représentation du Christ mort avant le vitrail de Chartres. Jésus crucifié est un triomphateur ! Comme dit saint Ephrem : « Il prit la croix des mains de la Mort, et par elle eut raison de la Mort, comme Goliath tué par son propre glaive. »

terdise toute représentation du Crucifix où la divinité du Supplicié ne serait nullement suggérée — elle peut l'être par des moyens plastiques très divers — et qui ne serait donc qu'un appel humain à la pitié. Avouons que l'art moderne n'a pas évité cet écueil. Pourtant, si l'on s'est contenté pendant plusieurs siècles de figurations purement symboliques de la croix, c'est bien la preuve qu'on n'est nullement passé d'une scène historique humaine à la notion d'une croix triomphale. Au contraire, on a évolué plutôt de l'intuition d'un mystère de Vie divine et de Gloire à la représentation tardive des souffrances et de la mort qui en sont la face empirique.

NOËLE MAURICE DENIS-BOULET.